

# **Сборник статей по археологии и византиноведению**

**Выпуск 5**

**Москва  
«Книга по Требованию»**

УДК 902  
ББК 63.4  
С23

С23 Сборник статей по археологии и византиноведению: Выпуск 5 / – М.: Книга по Требованию, 2014. – 414 с.

**ISBN 978-5-458-40594-2**

Сборник статей по археологии и византиноведению (Семинарий имени Кондакова) Сборник по археологии и византиноведению, издаваемый семинарием имени Н.П. Кондакова. Имеются статьи Острогорского, Жебелева, Вернадского, Айналова, Кондакова, Бенешевича, Ростовцева и др.

**ISBN 978-5-458-40594-2**

© Издание на русском языке, оформление  
«YOYO Media», 2014  
© Издание на русском языке, оцифровка,  
«Книга по Требованию», 2014

Эта книга является репринтом оригинала, который мы создали специально для Вас, используя запатентованные технологии производства репринтных книг и печати по требованию.

Сначала мы отсканировали каждую страницу оригинала этой редкой книги на профессиональном оборудовании. Затем с помощью специально разработанных программ мы произвели очистку изображения от пятен, клякс, перегибов и попытались отбелить и выровнять каждую страницу книги. К сожалению, некоторые страницы нельзя вернуть в изначальное состояние, и если их было трудно читать в оригинале, то даже при цифровой реставрации их невозможно улучшить.

Разумеется, автоматизированная программная обработка репринтных книг – не самое лучшее решение для восстановления текста в его первозданном виде, однако, наша цель – вернуть читателю точную копию книги, которой может быть несколько веков.

Поэтому мы предупреждаем о возможных погрешностях восстановленного репринтного издания. В издании могут отсутствовать одна или несколько страниц текста, могут встретиться невыводимые пятна и кляксы, надписи на полях или подчеркивания в тексте, нечитаемые фрагменты текста или загибы страниц. Покупать или не покупать подобные издания – решать Вам, мы же делаем все возможное, чтобы редкие и ценные книги, еще недавно утраченные и несправедливо забытые, вновь стали доступными для всех читателей.



**Copyright by »Kondakov Institute«**

**Типографія „Політика“, Прага.**

**Тиражъ 450 экз.**



**Н**астоящій томъ своего Ежегодника Институтъ имени П. Н. Кондакова посвящаетъ памяти Николая Михайловича Бѣляева. Это посвященіе есть дань признательности ученому, отдававшему нашему Институту всѣ свои силы и знанія. Вмѣстѣ съ тѣмъ это посвященіе есть дань любви къ ушедшему другу, трагическая кончина котораго для нась, его сотрудниковъ, явилась тяжкой личной утратой.

Воспоминанія о Николаѣ Михайловичѣ, которыми полна жизнь нашего Института, укрѣпляютъ нась въ сознаніи обязанности продолжать то дѣло, которое соединяло нась съ покойнымъ при его жизни и которое ему было дорого. Свидѣтельствомъ о томъ, что это дѣло продолжается, пусть явится этотъ сборникъ, посвящаемый покойному сотруднику и другу.

*Редакція.*



## DE LA VÉRONIQUE ET DE SAINTE VERONIQUE

Un traditionnalisme immuable caractérise l'iconographie des Orthodoxes : pour eux, une image sacrée doit être, au sens précis du mot, une εἰκών, un portrait, dont les traits,<sup>1</sup> transmis par l'Eglise infaillible, ne sont pas susceptibles d'être modifiés, c'est-à-dire altérés, par la fantaisie individuelle.<sup>2</sup> En Occident, où l'imagerie religieuse n'a jamais eu autant d'importance théologique, l'art a connu plus de liberté, il lui a été licite de risquer bien des innovations.

Cette opposition radicale des Orthodoxes et des Catholiques romains pour ce qui est de l'art religieux apparaît avec évidence si l'on compare la façon dont ils ont traité les uns et les autres le thème de la Sainte Face.

### *I. Le Mandylion d'Edesse.*

L'art orthodoxe donne à la Sainte Face un calme auguste, une douceur attirante, une beauté majestueuse où il est permis de retrouver, avec Furtwängler, quelque chose de l'expression que Phidias avait prêtée à son Zeus d'Olympie. Les bigots, à Byzance, racontaient l'horrifique histoire d'un peintre dont la main avait séché parce que, pour représenter le Christ, il s'était inspiré d'une idole de Zeus<sup>3</sup>: s'ils niaient cette filiation iconographique, c'est qu'elle crevait les yeux. En réalité, le type de la Sainte Face est purement grec. Il n'aurait d'oriental que le nom, μανδύλιον, qui viendrait d'un mot sémitique, ar. *mindil* = mouchoir.<sup>4</sup> En lisant les nombreux textes colligés par Tixeront<sup>5</sup> et par Dobschütz,<sup>6</sup> ou en se reportant tout bonnement à la *Legenda aurea*,<sup>7</sup> on comprendra pourquoi le grec médiéval usait d'un mot d'origine sémitique pour désigner la Sainte Face: c'est que la légende de la Sainte Face avait pris naissance en pays sémitique, c'est que la Sainte Face, avant d'être apportée à Constantinople, avait été conservée, durant près d'un millénaire, dans une ville syriaque.

Abgar, roi d'Edesse à l'époque de N. S. J. C., était lépreux.<sup>8</sup> Ayant appris les mi-

<sup>1)</sup> Χαρακτῆρες. L'expression Θεῖοι χαρακτῆρες, dans les papyri, signifie «icônes».

<sup>2)</sup> Cf. Ostrogorskij, dans Premier recueil Ouspenskij, II, p. 399.

<sup>3)</sup> E. v. Dobschütz, Christusbilder, I, p. 30 et 107\*.

<sup>4)</sup> Dobschütz, I, p. 176. Il faut dire d'ailleurs que les hébreuants sont de l'avis contraire : Krauss, Griech. u. lat. Lhewörter im Tal mud, Midrasch und Targum, II, 343, dérive l'héb. et syr. mantila du gr. μαντίλιον. Je ne saurais rien dire ni du rapport entre mandilion et μανδύας, ni de l'étymologie de μανδύας.

<sup>5)</sup> Les origines de l'Eglise d'Edesse et la légende d'Abgar (Paris, 1888). Cf. Raoul Duval, Littérature syrienne, 3<sup>e</sup> éd., p. 101.

<sup>6)</sup> I, p. 158\*; II, p. 29\*\*.

<sup>7)</sup> CLIX (de ss. Symone et Juda apostolis), p. 707 Grässle = Dobschütz, I, p. 242\*.

<sup>8)</sup> A Angkor Thom, on montre aux touristes la «terrasse du roi lépreux». Cette dénomination

racles que Jésus opérait en Palestine, il le fit supplier de le guérir. A cet effet, Jésus lui envoya une lettre autographe et un portrait Θεότευκτος,<sup>9</sup> sur mouchoir, que N. S. avait obtenu en appliquant ledit mouchoir contre son visage: *cum igitur Abgarus leprosus esset, Thaddaeus epistolam Salvatoris accepit et de ea ejus faciem confricavit et statim plenam sanitatem recepit.* L'illustration de ce passage de la Legenda aurea se voit sur l'un des panneaux du rétable<sup>10</sup> où le peintre catalan Luis Borrassá, en 1415, a représenté les deux frères, Simon et Thaddée, guérissant Abgar par l'imposition de la lettre de N. S., et par l'ostension de la Sainte Face.

Celle-ci, pendant près d'un millénaire, resta dans la ville d'Abgar, dans cette pieuse cité d'Edesse illustre par ses églises et ses monastères.<sup>11</sup> La Sainte Face y attirait d'innombrables pèlerins. L'un des plus fameux fut celui que les Syriens appellèrent «l'homme de Dieu»<sup>12</sup> et qui, revenu à Rome, y fut «le pauvre sous l'escalier»: pourquoi Alexis, le soir de ses noces, ayant résolu de quitter Rome et sa jeune femme et ses parents et leur palais, se rend-il, non pas à Jérusalem, mais à Edesse? Que va-t-il chercher par delà l'Euphrate, dans cette ville lointaine? Il y va contempler la Sainte Face de N. S., on ne pouvait la voir que là. Cette contemplation l'absorba les dix-sept années qu'il vécut à Edesse, habitant, comme mendiant, le narthex de la Théotokos.<sup>13</sup>

La translation, en 944, sous Romain I Lacapène, de l'icône d'Edesse à Constantinople fut, au X<sup>e</sup> s., l'un des grands événements de l'Empire d'Orient: l'Eglise Orthodoxe en commémore au 16 août le souvenir.

A en croire une tradition romaine fort sujette à caution, dont le cardinal Baronius, à la fin du XVI<sup>e</sup> s., s'est fait l'écho,<sup>14</sup> l'Imago edessena aurait été transportée à Rome à une date qu'on ne précise pas, elle y serait conservée à S. Sylvestre in capite,<sup>15</sup> une église qui devait sa fondation à des caloyers grecs qui s'étaient réfugiés à Rome au temps du Pape Paul I (757—767), pour échapper aux Iconoclastes.<sup>16</sup> En réalité, l'icône de l'église S<sup>t</sup> Sylvestre n'est ni ancienne ni intéressante, non plus que celle attribuée à S. Luc, dont se glorifiait S<sup>t</sup> Jean-de-Latran.<sup>17</sup>

---

aurait-elle été imaginée par quelqu'un à qui la légende d'Abgar n'était pas inconnue? «La statue du roi lépreux (qu'on voit sur cette terrasse) ne représente ni un roi, ni un lépreux, mais probablement un Çiva ascète» (Henri Marchal, Guide archéologique aux temples d'Angkor, p. 124).

<sup>9)</sup> L'épithète est d'Evagrios, le plus ancien auteur qui mentionne l'icône envoyée à Abgar (Hist. eccl. IV, 27 = Dobschütz, II, p. 70\*\*). Evagrios était un Syrien, du VI<sup>e</sup> s., né à Hamath-Epiphanie, qui vécut à Antioche.

<sup>10)</sup> Au Musée épiscopal de Vich. Cf. l'Hist. de l'Art d'A. Michel, III, 2, fig. 447, d'après Sanpere y Miquel, Los Cuatrocentistas Catalanes, I, pl. 150.

<sup>11)</sup> R. Duval, dans Journal asiatique, XIX (1892), p. 77.

<sup>12)</sup> Amiaud, La légende syriaque de S. Alexis, l'homme de Dieu (Paris 1889); R. Duval, Litt. syr., p. 149.

<sup>13)</sup> Leg. aur. XCIV (de s. Alexio), p. 403 Gr.: in Edessam civitatem Syriae profectus est, ubi imago Domini nostri sine humano opere facta in sindone habebatur: quo perveniens Alexis in atrio Dei genetricis Mariae cedere cœpit.

<sup>14)</sup> Annales eccles., Cologne, 1624, t. IX, 743, cité par Dobschütz, I, p. 187.

<sup>15)</sup> Fr. Paul de Jésus, La face du Christ, ou le portrait du Sauveur fait par lui-même avant sa Passion, insigne majeure de l'église S<sup>t</sup> Sylvestre à Rome (Tours, 1883). Cf. Pearson, Die Fronica (Strasbourg, Trübner, 1887), pl. I, p. 95, n° 4.

<sup>16)</sup> Mgr. Duchesne, Liber pontif., I, 465; du même, Les premiers temps de l'Etat pontifical, p. 82—85.

<sup>17)</sup> F. de Mély, Le saint Suaire de Turin est-il authentique (Paris, Poussielgue, 1889), fig. à la p. 9, Dobschütz, II, p. 229\*\*.

## *II. La véronique de St Pierre et le pèlerinage de Rome.*

La dévotion dont la Sainte Face a été l'objet dans l'Eglise d'Occident est due à une autre icône de Rome, à la véronique qui, jusqu'en 1527, où elle fut volée ou détruite par les soudards allemands et espagnols de Charles Quint, durant le sac de Rome,<sup>18</sup> passa pour la plus insigne relique de la basilique vaticane.

Le plus ancien témoignage la concernant se rapporte à un fait historique, postérieur, vraisemblablement, de peu de temps à l'arrivée à Rome de cette icône. Le pape Célestin III l'avait montrée en 1191 au roi de France Philippe-Auguste qui passait par Rome, rentrant de Terre-Sainte: *ostendit regi Franciae et suis veronicam, i. e. pannum quemdam linteum, quem J. C. vultui suo impressit, in quo pressura illa ita manifeste appareat usque in hodiernum diem acsi vultus J. C. esset.*<sup>19</sup> On a supposé<sup>20</sup> que cette image, peu de temps avant d'être montrée au roi de France, aurait été envoyée en cadeau à Célestin, ou en offrande aux Saints Apôtres, par le grand joupan de Serbie, Etienne Neman II (1151—1195). En tout cas, c'est au XII<sup>e</sup> s. que le *Mandylion*<sup>21</sup> et que son double iconographique le *Kéramion*<sup>22</sup> apparaissent, à une place définie,<sup>23</sup> dans la catéchèse picturale des églises byzantines. De la véronique de St Pierre de Rome, la fameuse icône de Laon<sup>24</sup> était-elle une copie, et une copie exécutée à Rome? M. d'Herbigny serait de cet avis, d'après des fautes d'écriture qui, d'après lui, existeraient dans l'inscription de l'icône de Laon. Il a été induit en erreur par l'inexact fac-simile de Mabillon,<sup>25</sup> qu'il a eu le tort de

<sup>18)</sup> Pastor, Gesch. d. Päpste, IV, 2, 281 (IX, p. 307 de l'édition fr. : «le voile blanc de sainte Véronique, si révéré pendant tout le Moyen Age, fut mis en vente dans les auberges de Rome»); Wilpert, Röm. Malereien u. Mosaiken, II, 1224.

<sup>19)</sup> Mon. Germ., Script. XXVII, 131.

<sup>20)</sup> M. d'Herbigny, dans Deuxième congrès des études byzantines (Belgrade, 1927), p. 10.

<sup>21)</sup> Par ex. Millet, Peintures de l'Athos, p. 64 (index, v<sup>o</sup> Sainte Face) et Mon. byz. de Mistra, p. 149; André Grabar, L'église de Boiana (Sofia, 1924), p. 35 et Peint. relig. en Bulgarie, p. 380 (index, v<sup>o</sup> Mandylion).

<sup>22)</sup> C'était une épreuve miraculeuse, sur brique (*χεράμιον*, *rhomaïque χεραμίδι*), du Mandylion, qui provenait de Hiérapolis, auj. Menbidj : les gens qui portaient de Jérusalem à Edesse le Mandylion envoyé par N. S. au roi Abgar, s'étaient arrêtés à Hiérapolis, dans une briqueterie, pour y dormir ; craignant d'être dérobés, ils avaient caché cette nuit-là la précieuse étoffe sous une brique plate ; et voici, en se réveillant, ils trouvèrent que le Mandylion avait, comme dirait un photographe, «impressionné» la brique et que celle-ci portait la reproduction de la Sainte Face. Le Kéramion fut transporté à Constantinople en 968 par Nicéphore Phocas (Dobschütz, I, p. 138, 173 et 219<sup>o</sup>). Pour des exemples du Kéramion dans l'art byzantin, cf. Grabar, Boiana, p. 36 et Peint. relig. en Bulgarie, p. 380, v<sup>o</sup> Kéramion.

<sup>23)</sup> En face l'un de l'autre, dans le tambour de la coupole, le Mandylion au-dessus de l'autel, le Kéramion vis à vis, du côté de l'entrée (Dobschütz, I, p. 168).

<sup>24)</sup> La bibliographie de l'icône de Laon est considérable ; je me contenterai d'indiquer : Cahier, Nouveaux mélanges d'archéol., II, p. 203; Dobschütz, I, p. 226; Congrès archéol. de France, 78<sup>e</sup> session (Reims, 1911), t. I, p. 217; Lucien Broche, La cathédrale de Laon (Paris, Laurens), p. 113; M. d'Herbigny, l. cit.; André Grabar, La tradition des masques du Christ dans l'Orient chrétien, ap. Archives alsaciennes d'histoire de l'art, II (1923), p. 1; du même, La Sainte Face de Laon (Zografica, III, Seminarium Kondakovianum, Prague 1931) où, pour la première fois, ce chef-d'œuvre de l'art Orthodoxe est reproduit d'une façon parfaite.

<sup>25)</sup> Iter italicum, I, 89.

reproduire,<sup>26</sup> car ce fac-simile ne vaut rien. En réalité, l'inscription de l'icone de Laon est parfaitement correcte. Elle ne présente aucun indice qui permette de se prononcer pour une origine serbe, plutôt que bulgare. Le fait que l'inscription soit slave, et non pas grecque, ne permet guère de dater cette icône du XII<sup>e</sup> s., elle ne doit pas être plus ancienne que le XIII<sup>e</sup>. C'est en 1249 en effet qu'elle fut envoyée de Rome par Jacques de Troyes — le futur Urbain IV, alors chapelain d'Innocent IV — aux Cisterciennes de Monasteriolum (Montreuil-les-Dames, au diocèse de Laon), dont sa sœur était abbesse. Dans sa lettre d'envoi, Jacques dit que cette icône avait été *nobis per sanctos viros concessa*, entendez qu'il l'avait obtenue de quelque couvent balkanique, où je suppose qu'elle avait été exécutée à son intention. Ainsi, l'icône de Laon ne dérive pas de la véronique de St Pierre. Ce sont deux répliques, indépendantes l'une de l'autre, du Μανδύλιον orthodoxe, celle-ci du XII<sup>e</sup>, celle-là du XIII<sup>e</sup> s. Il est vrai que pour établir que la véronique de St Pierre provenait de Serbie, on allègue le Dante<sup>27</sup>:

Quale ē colui, che forze di Croazia,  
viene a veder la veronica nostra,  
che per l'antica fama non si sazia,  
ma dice nel pensier, fin che si mostra:  
«Signor mio Giesu Christo, iddio verace,  
or fu si fatta la sembianza vostra?

Mais ce texte atteste seulement qu'au début du XIV<sup>e</sup> s., la véronique de St Pierre était célèbre dans toute la Catholicité, même chez les peuples lointains, tels les Croates. Car les Croates étaient, et sont encore, catholiques romains. Il ne dit nullement que la véronique de St Pierre fut vénérée des Serbes et qu'elle vint de Serbie. Car les Serbes sont orthodoxes, et l'on ne voit pas leur grand joupan Etienne se défaire, au profit de «l'Apostole» de Rome, d'une relique insigne de l'Orthodoxie.

Dante avait été témoin, durant le jubilé de 1300, de la dévotion des pèlerins pour la véronique de St Pierre. Villani en est également garant<sup>28</sup> et le Padouan anonyme, qui a composé la première partie de l'Entrée d'Espagne, v. 15629—15633:

Segnor, jamés si grand procesion  
ne fu veiie d'Alemans a bordon  
aler a Rome, a Saint Per Pré Neron  
quand ert mostré le pan que la façon  
recu e l'emaje de nostre sir Yeson

M. Antoine Thomas, t. II, p. 305 de son édition, remarque avec raison que l'auteur de l'Entrée d'Espagne était bien placé, à Padoue, pour voir, à l'époque des ostensions périodiques de la Sainte-Face, à Saint-Pierre du Vatican, le passage des pèle-

<sup>26</sup>) Art. cit., fig. VII.

<sup>27</sup>) Parad. XXXI, 103—108.

<sup>28</sup>) Hist. Flor. VIII, 36 (Muratori, Script. rer. ital. XIII, 367 c = Dobschütz, I, p. 310\*): *per consolatione de' Christiani peregrini ogni venerdi, o di solenne di festa, si mostrava in San Pietro la veronica.*

rins allemands qui, par le Brenner, leur bourdon à la main, se hâtaient vers Rome et la basilique bâtie au Transtévere dans les prati où avait été crucifié s. Pierre, au temps de Néron. Un demi-siècle après le jubilé de 1300, Pétrarque,<sup>29</sup> énumérant les émotions qui attendent à Rome le pèlerin, met au premier rang celle qu'il ressentira devant cette authentique image du visage de N. S.: *ibi Apostolum limina et terram calcabit, sacro Martyrum purpuream cruce; videbit vel muliebri linteo vel in cunctarum ecclesiarum Matris parietibus extantem Domini vultus effigiem.*

Deux «enseignes» caractéristiques du pèlerinage *ad limina* étaient arborées à leur chapeau par les Romieux revenant de Rome: la double clef du prince des Apôtres, et la Sainte Face. C'est par le pèlerinage à Rome et par les Romieux que la Sainte Face s'est imposée à la vénération de l'Occident. Vers 1362, Langland crayonne comme suit un *pardonner*<sup>30</sup>:

a bolle and a bagge he bar by his syde;  
an hundred of ampullas on his hat seten,  
signes of Synay, and shelles of Gallice,  
and many a crouche on his cloke, and keyes of Rome,  
and the vernicle<sup>31</sup> bifore, for men sholde knowe  
and se bi hise signes, whom he sought hadde.<sup>32</sup>

Dans le prologue des *Canterbury Tales*, Chaucer, voulant nous présenter les diverses sortes de gens qu'on rencontrait de son temps sur les chemins et dans les auberges de la joyeuse Angleterre,<sup>33</sup> n'a garde, lui non plus, d'oublier le *pardonner* retour de

<sup>29)</sup> Fr. Petrarcae epistolae, éd. de Bâle, 1554, p. 1135, cité par Urlichs, Codex urbis Romae topographicus, p. 184. Date: 1350. L'ami auquel cette lettre est adressée est l'évêque de Meaux, Philippe de Vitry. Cf. L'Entrée d'Espagne, 14693—4 (t. II, p. 245 Thomas):

Proier en remembrance te veul de cil sudaire  
Que gari de ladrie le Roman emperaire.

<sup>30)</sup> Vx. fr. pardonnaire (le mot se trouve chez Rabelais, *Pantag.*, I, 17). Les Romieux rapportaient (et vendaient) les «pardons», c. à. d. les indulgences qu'ils étaient allés «gagner» à Rome.

<sup>31)</sup> Mot dérivé de l'adj. veronical, comme chronicle de chronical, à moins qu'il ne vienne directement de veronica, avec l'épenthétique, comme dans vx. fr. triacle = thériaque. L'ancien anglais connaît d'autres formes encore: vernacle, vernakell, vernakyll, vernacule. En allemand, Fronica, Vronica, diminutifs Vroni, Vronele: une des quatre cimes du Glärnisch, dans le canton de Glaris, s'appelle Vrenelisgärtli.

<sup>32)</sup> The Vision of Piers the Ploughman, éd. Skeat (Londres, 1867), p. 67, cité par Pearson, Die Fronica (Strasbourg, 1887), p. 43. Outre la tasse et la musette (boll and bagge) qu'il porte au côté, et les nombreuses croix (many a crouche) d'étoffe cousues à ses habits (les quelles désignaient, je crois, le pèlerinage de Terre Sainte), le pardonner arbore à son chapeau les «enseignes» (signs) de ses pèlerinages: elles montrent qu'il a été, ou prétend avoir été, à St Jacques de Compostelle (shelles of Gallice), à Rome (son chapeau a par devant la véronique, the vernicle bifore, et à dr. et à g., comme sur notre fig. 1, la paire de clefs de s. Pierre, keyes of Rome), et même jusqu'au couvent de St Catherine, au Sinaï, ce dont témoigne le chapelet de petites ampoules qui forment ou recouvrent le ruban du chapeau (an hundred of ampullas on his hat seten, signes of Synay). Ces ampoules devaient être en métal, comme celles de Monza. Elles contenaient censément une goutte d'huile sainte provenant d'une des lampes qui éclairaient le tombeau de la Sainte: cf. les ampoules de s. Ménas.

<sup>33)</sup> Jusserand, La vie nomade et les routes d'Angleterre au M. A., p. 216 et 224.

Rome, avec le vernicle à son chapeau. Une belle tête de pierre (pl. I, fig. 1), du début du XV<sup>e</sup> s., au Musée d'Evreux,<sup>84</sup> représente un Saint imberbe, revenant du pèlerinage de Rome: à son chapeau, il a cousu, comme le pardoner de Langland, *keyes of Rome, and the vernicle bifore*: à dr. et à g., la paire de clefs de S. Pierre, au mitan la véronique. Plusieurs gravures allemandes<sup>85</sup> du début du XVI<sup>e</sup> s., antérieures au sac de Rome, représentent les saints Apôtres, Pierre et Paul, faisant l'ostension de la véronique dont la basilique vaticane avait la garde.

Outre les «enseignes» dont on vient de parler, il y avait, pour les Romieux, une prière à dire à la véronique, des hymnes à lui chanter. Voici la prière ou collecte<sup>86</sup>:

*Deus qui nobis famulis tuis lumine vultus tui signatis, ad instantiam Veronicae imaginem sudario impressam relinquere voluisti, per passionem et crucem tuam tribue nobis, quae sumus, ut ita nunc in terris perspeculum in enigmate venerari et adorare ipsam valeamus, ut tunc faciem ad faciem venientem judicem securi videamus te Christum Dominum nostrum! Amen.*

Matthieu Paris<sup>87</sup> assure qu'elle datait de 1216 et avait été composée par le pape Innocent III. Un psautier à l'usage d'Arras,<sup>88</sup> du début du XIV<sup>e</sup> s., certifie qu'on gagnait, en la récitant, quarante jours d'indulgence: chi après commence lorison du veronike. Et quicunkes le dit, il a XL jours de pardon, de par l'apostole (c. à. d. de par le Saint Père,<sup>89</sup> gardien du «veronike» et dispensateur des indulgences qu'on méritait à venir vénérer cette icône insigne). Quant aux hymnes, il y en avait deux, l'une, *Ave facies praeclara*,<sup>40</sup> qui date d'Innocent IV (1243—1254), c'est à dire du temps même où Jacques de Troyes envoie aux Cisterciennes de Montreuil l'icône aujourd'hui à Laon — l'autre, *Salve sancta facies* qui date de Jean XXII (1316—1334) et qui est la plus répandue des deux: on la trouve, suivie de la prière ci-dessus, dans presque tous les Livres d'Heures à l'usage de Rome.<sup>41</sup> Pearson,<sup>42</sup> Dobschütz<sup>43</sup> et mon savant ami M. l'abbé Leroquais,<sup>44</sup> qui l'ont reproduite en

<sup>84)</sup> La photographie ici reproduite (fig. 1) est due à l'aimable intervention de M. Dubus, conservateur du musée d'Evreux. Enlart en avait donné une moins nette (Manuel d'archéol. fr., III, fig. 316). Un moulage au Trocadéro. Cette tête proviendrait de l'église St' Aquilin d'Evreux. Quel saint représente-t-elle? Ceux d'Evreux, Aquilin, Taurin, Gaud, étaient évêques. S. Roch a fait, jeune encore, le pèlerinage de Rome, mais il est toujours figuré barbu. Parmi les pelegrini sancti du rétable de l'Agneau mystique, il y en a un d'imberbe. Quant aux enseignes que les pèlerins portaient à leurs chapeaux, cf. outre les exemplaires conservés, étudiés par Forgeais (Plombs hist.) et Enlart, des représentations figurées telles que le pèlerin de face sur l'une des fresques de la Chapelle des Espagnols (A. Michel, Hist. de l'art, II, 2, fig. 546), les pèlerins figurés dans les tapisseries de la vie de s. Adelphe à Neuwiller près Saverne, le s. Colman faussement attribué à Dürer (Dürer, Hachette, 1908, p. 350), etc.

<sup>85)</sup> Pearson, Die Fronica, p. 120, n° 100; p. 123, n° 109, pl. XIV; p. 130, n° 135; p. 132, n° 143, pl. XVIII (Lucas de Leyde); p. 134, n° 151; Schreiber, Manuel de la gravure au XV<sup>e</sup> s., II, p. 183.

<sup>86)</sup> Dobschütz, I, p. 294\*; Leroquais, Livres d'Heures mss de la Bibl. Nat., I, p. 350

<sup>87)</sup> Hist. Angliæ, dans les Monum. Germ., Script. XXVIII, 116 = Dobschütz, I, p. 294\* et 297\*.

<sup>88)</sup> Leroquais, I, p. 149.

<sup>89)</sup> «Car, ou soit ly sains apostoles...» (Villon, Ballade en vieil langage francoys, Testament, 385).

<sup>90)</sup> Pearson, p. 22; Dobschütz, I, p. 298\*; Leroquais, II, p. 202.

<sup>91)</sup> Leroquais, op. I., I, p. 16, 100, 174, 253; II, p. 13, 58, 105, 195, 349.

<sup>92)</sup> P. 25.

<sup>93)</sup> I, p. 306\*.

<sup>94)</sup> II, p. 349.